

de triomphe qui se dresse et sous lequel, au départ, il nous plaît de voir défilér la valeureuse armée que l'Empereur mène combattre pour la juste cause de la délivrance de l'Italie. Nous aimons d'autant plus ce préambule poétique sur la force qui a besoin de se modérer, que l'esprit se reporte tout de suite au point d'arrêt glorieusement volontaire de la paix de Villafranca. On touche donc une belle idée lyrique qui naît de toute part des convenances du sujet.

Mais cet élan ne se soutient point. Dans les strophes qui suivent, un travail trop accusé de pensées et de mots remplace l'inspiration. Le poète s'attache à dépeindre la marche de notre armée entourée des acclamations italiennes, la rapidité de nos victoires, les espérances trompées de Rome et de Venise, les regrets de la Savoie qui nous voyait nous éloigner, son bonheur quand Victor-Emmanuel la cède à la France; il fait ensuite une sorte d'enquête politique sur les dispositions de l'Europe, et l'ode devient agressive et injurieuse, au point de nous mettre dans la nécessité de supprimer toute citation, quand elle rappelle aux trois puissances du Nord le partage de la Pologne, quand elle délaie en longues strophes des invectives contre la Suisse et qu'elle exhale de même ses indignations contre l'Angleterre. Le poème se termine enfin par deux appels qui vont amener de dernières citations.

C'est d'abord (après ce que nous venons de dire, on s'y fût peu attendu) un appel à la fraternité : mot dont nous ne goûtons nullement l'importation dans la langue poétique, par de nombreuses et délicates susceptibilités que ce n'est pas le moment de produire et que, probablement, nos auditeurs partagent. Le poète réprouve les combats ; il appelle entre les nations, préservées des sanglants sacrifices de la guerre, les liens multipliés de l'industrie, des arts, de la concorde.